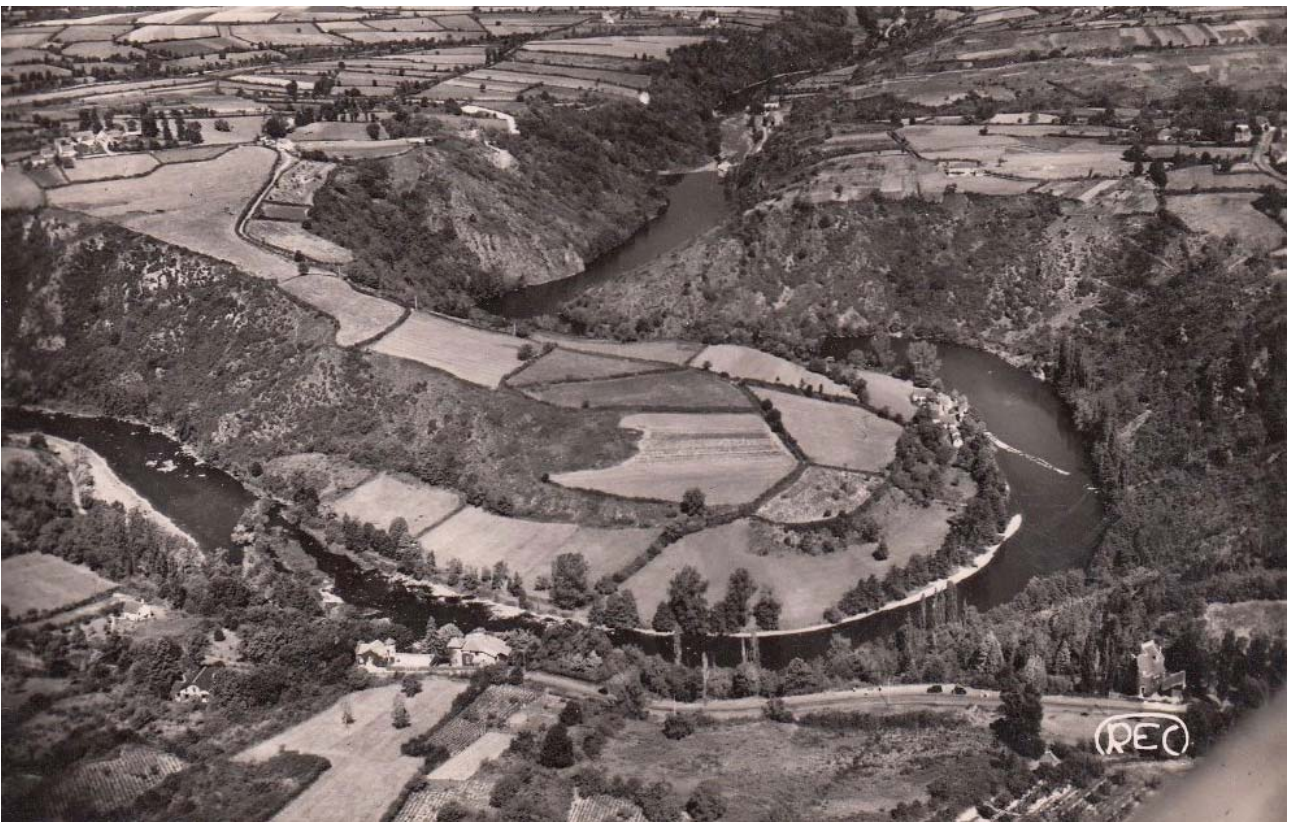


La Boucle du Pin

En forme de fer à cheval, la Boucle du Pin serait presque une anomalie géologique ! Ici, elle se compose de migmatites, roches relativement tendres que la Creuse fouailla au cours des millénaires. Sur ce mamelon en forme de presqu'île, que contourne soigneusement la rivière, les hommes s'installent entre 2500 et 2000 avant J.C., soit à la fin du Néolithique.

Les archéologues nomment ce site « éperon barré à défenses naturelles et artificielles » : par sa configuration, il jouit en effet d'une protection « naturelle », laquelle est, dès cette époque, encore renforcée par une levée de pierres, « artificielle » quant à elle. Dans les siècles qui suivent, l'agriculture s'impose.



Au début du XIXe siècle ainsi, les côtes les plus raides sont laissées au pacage des chèvres et des moutons tandis que les pentes douces sont labourées, certaines même données à la vigne. Amoureuse du site, George Sand voyait « ... en cet endroit, la Creuse forme un fer à cheval autour d'un mamelon fertile couvert de blondes moissons »*

Aujourd'hui, se maintiennent quelques prairies, parfois encloses de haies. Ce site est classé depuis 1955.

* Promenades autour d'un village, 1866.

La Creuse élargie

Si l'on regarde attentivement des cartes postales de la Creuse datant du début du XXe siècle, l'on est toujours surpris de voir à quel point elle était étroite et d'eau courante, encaissée entre deux versants plutôt raides. George Sand, elle-même l'admirait « *Et, dans une brisure d'environ deux cents mètres de profondeur, revêtue de rochers sombres ou de talus verdoyants, coule, rapide et murmurante, la Creuse aux belles eaux bleues rayées de rochers blancs et de remous écumants...* »*



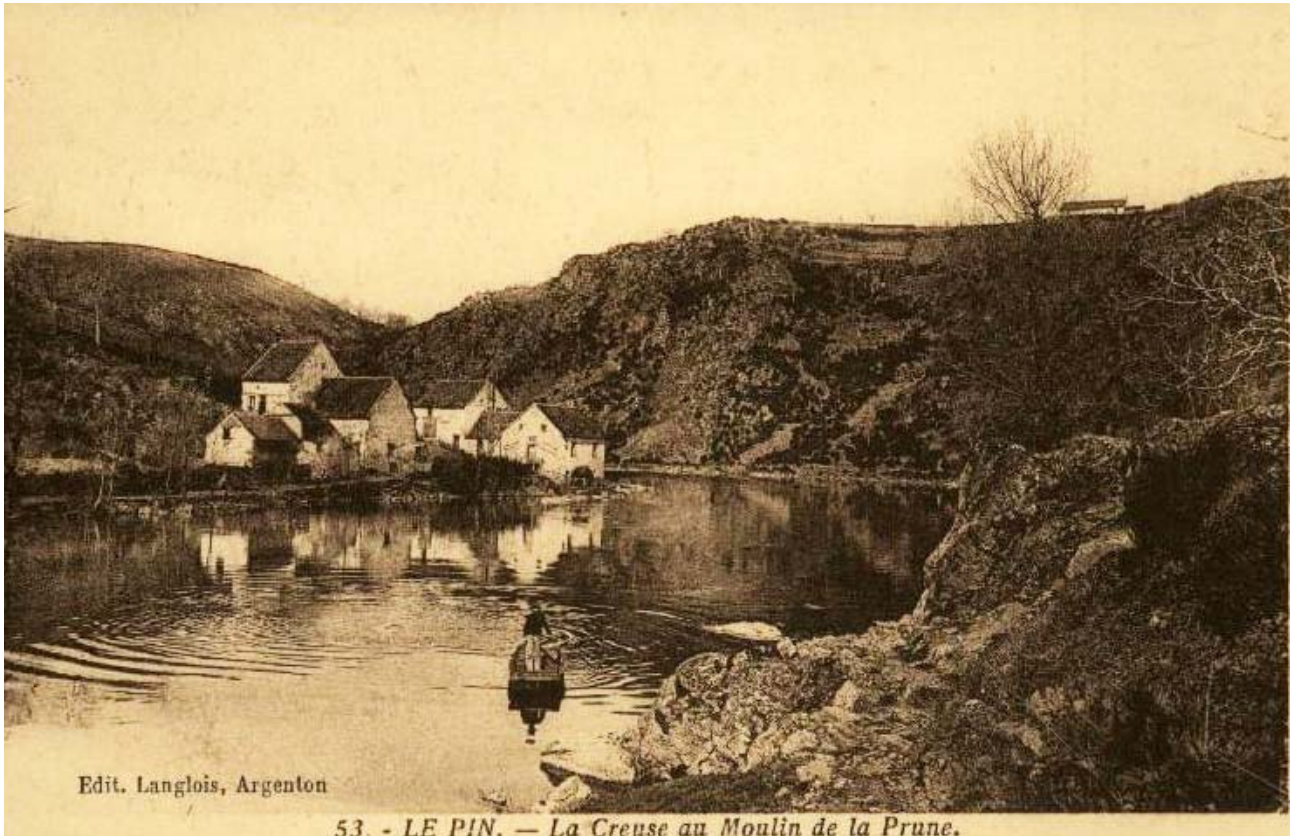
© H Prudent

Images d'une époque disparue. Car, depuis plusieurs décennies, en lieu et place de ce quasi-torrent, s'étale une immense lame d'eau qui semble un lac dormant, à peine clapotant. Sous elle, des arbres et des maisons ensevelies (dont les moulins), noyées. La raison ? La construction successive de trois barrages destinés à produire de l'électricité : La Roche Bat l'Aigue en 1907 (un peu à l'aval de la Boucle du Pin) puis transformé en 1977, Éguzon en 1926, La Roche aux Moines en 1932 (commune de Gargillesse, légèrement à l'amont)... Le niveau de l'eau a, en moyenne, été rehaussé de plusieurs dizaines de mètres.

* Promenades autour d'un village, 1866.

Les moulins disparus

Il y a tout juste un siècle, le site avait une physionomie totalement différente : les coteaux étaient secs, sans végétation aucune tandis qu'en contrebas, la Creuse coulait dans un chenal plutôt étroit que bordaient cinq moulins encore actifs. A blé, à drap, et autres. Moulin de la Prune (sur la carte postale ancienne), Moulin Loup, Moulin du Pin, Moulin Drap, etc. jouxtaient les eaux vagabondes de la rivière qui faisaient tourner les roues.



Peu de temps après, en 1907 précisément, le barrage électrique de la Roche-Bat-l'Aigüe les faisait brutalement disparaître sous des mètres d'eau ; 70 ans plus tard, les ingénieurs le rehaussaient encore. Aujourd'hui, en lieu et place des eaux vives, s'étale une ample lame liquide, à la fois tranquille et sombre qui semble même dormir. Et, sous son doux clapotis, gisent des pierres qui furent solides, des arbres longilignes trop proches de l'eau, des morceaux de prés, derniers témoins d'une activité agricole qui, longtemps, resta une compagne fidèle de la rivière.

Buis et rochers

Au long du sentier qui descend vers la Creuse, le visiteur est toujours surpris par l'abondance des buis, parfois sertis entre deux rochers lourds. Buis déjà hauts, qui, tels des petits arbres, se sont développés sur le substrat raide et caillouteux. C'est qu'ici, le temps a fait son œuvre : depuis que chèvres et moutons ont délaissé les lieux – longtemps, ils les ont parcourus en tous sens – les quelques pousses tendres laissées de côté ont grandi, jamais grignotées, jamais empêchées de prospérer.



© E Trotignon

Aujourd'hui, le buis qui pousse lentement mais sûrement, a bel et bien pris possession des lieux. Parfois s'étiolant à l'ombre de quelques arbres déjà hauts, frênes, chênes, érables sycomores (dont les graines viennent des propriétés voisines), parfois voisinant avec les rochers gris, gros blocs qui, toujours, semblent surgir de terre : le tout crée une ambiance particulière, à la fois sombre et humide.

Des fougères sur un tapis de mousse

Sous les ombrages frais des arbres et des buis, pointent quelques touffes de fougères aux frondes souples, formant de beaux bouquets. Parmi elles, l'*Aspidium à cils raides* (*Polystichum setiferum*) encore appelée "Fougère des fleuristes". Ici, plutôt abondante mais rare en Région Centre Val de Loire (c'est la raison pour laquelle elle est protégée). Aimant l'ombre et le rocher, s'épanouissant dans une atmosphère constamment humide, les fougères cohabitent volontiers avec les mousses sur lesquelles elles semblent même prendre appui.



© E Trotignon

Sur les berges du sentier raide qui descend vers les eaux clapotantes de la Creuse, les unes et les autres mettent une forte et joyeuse touche de vert : sans elles, le paysage serait débordé par le gris du minéral, le brun des troncs d'arbres et la couleur sombre, presque glacée des buis.

Fleurs de printemps

En avril et en mai, ne vous privez surtout pas de faire un petit tour à la Boucle du Pin ! Car l'émerveillement sera au rendez-vous, au bas du versant. Là, au frais, à l'ombre des grands arbres, tout près de l'eau tranquille, poussent des fleurs plutôt banales (en ce sens où elles ne sont pas rares), mais joyeusement colorées, à la fois fragiles et rustiques.



Primevère élevée (*Primula eliator*), Stellaire holostée (*Stellaria holostea*), Jacinthe des bois (*Endymion non-scriptas*) et Géranium herbe-à-Robert (*Geranium robertianum*) © E Trotignon

Dans une débauche de jaune, de blanc, de bleu et de rouge carmin, dans une volée de parfums subtils, voici la Primevère élevée, la Stellaire holostée, la Jacinthe des bois et le Géranium herbe-à-Robert. Toutes sont du printemps, prêtes à s'épanouir ensemble. Elles profitent à plein des premières giclées du soleil qui, pour peu de temps encore, s'infiltrèrent entre les branches fines des arbres, pas totalement feuillées.

Vignes et vergers

Sur le plateau, faisant face à l'église de Ceaulmont que signale son clocher pointu, vous cheminez à travers des prés et des champs semés de quelques bosquets. En examinant de près ces derniers, vous remarquerez qu'ils portent encore quelques vieux arbres fruitiers, pêchers et cerisiers et qu'au tronc de certains d'entre eux, s'enfilent des lianes tendres qui semblent partir à la conquête du ciel : ce sont d'anciens ceps de vigne, hier fort répandus comme en témoignent le vieux cadastre napoléonien et quelques noms de lieux-dits, plutôt évocateurs : « le Vigneau », « la Vigne longue » ou encore « Vignes des côtes ».

Ils permettaient la fabrication du vin de tous les jours tandis que les arbres fruitiers assuraient la part sucrée du repas : petites pêches, cerises aigrettes et prunes plus douces. Et les vignes – alors réputées – du Menoux n'étaient pas loin...



© E Trotignon

Aujourd'hui, entre menus prés et labours plus grands, subsistent quelques rangées de ceps, bien soignées. Sans doute, les dernières...

Chemins creux

Sur ces coteaux escarpés, les chemins creux abondent. Ils dévalent entre deux parois, parfois hautes, parfois surchargées d'arbres et de buissons. Ils relient le village, le hameau au champ cultivé, à la pâture, raccordent le point haut au point bas et il arrive qu'ils prennent la traverse, sinueux sur la pente. Quotidiennement empruntés, ils se creusent à mesure, jusqu'à toucher la roche dure et lisse. C'est que les charrois, le passage ininterrompu des gens et des bêtes domestiques font chez eux un utile travail d'entretien.



© E Trotignon

Aujourd'hui ? Leur ancienne efficacité n'est plus de mise. Trop étroits pour les machines agricoles, souvent boueux, ils valent pour d'autres raisons : ils abritent une faune et une flore adaptées, recherchées des naturalistes tandis qu'en temps de pluies prolongées, ils servent de fossés commodes aptes à écouler les trop-pleins. Voici un argument essentiel pour les conserver, absolument !

Un léger toilettage

Une fois les chèvres et moutons retirés de la côte – ce fut au milieu des années 1950 - une végétation spontanée s'empara des lieux. Pour commencer, ce furent des ronces et des épines, des buis et des jeunes chênes. Puis vint le temps des merisiers, des frênes, mais aussi des érables. L'espèce sycomore – largement plantée dans les parcs voisins d'où elle s'échappa – s'imposait davantage que les autres. Il est vrai qu'elle rejette facilement de souche, se reproduit à la va vite, ses graines vite dispersées par le vent.



© E Trotignon

Tant et si bien que un demi-siècle plus tard, la vue magnifique sur la boucle du Pin se défilait, cachée par les grands arbres. Mais, plutôt qu'une large entaille, certes radicale mais qui aurait dégradé le site, la manière douce lui a été préférée : l'on a supprimé quelques fourrés épais, quelques arbres trop denses et trop hauts. Parallèlement, trop glissant, le sentier conduisant vers la Creuse a été restauré tandis que quelques bancs taillés dans des troncs pris sur place ont été disposés, invitant le promeneur au repos et à la contemplation.